

Rhénanie. Ce droit crée une nouvelle forme d'exclusion des rapports sociaux. Avec ce nouveau droit, les pauvres ne peuvent plus ramasser les bois morts dans les forêts comme la coutume les y autorisait auparavant. Or, c'est en s'identifiant au bois mort que la pauvreté réalise qu'elle est exclue. Ce débat localisé, limité à un espace précis, est devenu le site d'un changement politique décisif.

La localité politique est ainsi identifiée aux choses qui ont condensé les enjeux d'un conflit. Cette localité est un carrefour, aussi bien celui du dessein, de l'intention et de la volonté, que le carrefour des composantes pulsionnelles des sujets. Il transforme les liaisons entre désirer, répéter et s'adresser à un autre. Comme dans la cure qui condense un ensemble de pulsions en un lieu, indissociable des relations qui se condensent et s'obscurcissent dans les objets.

Ces « objets qui cristallisent les désirs dans le registre des sexualités et ceux qui condensent des rites sociaux contiennent en eux bien des discours rendus muets, des pôles de fascination, des conflits qui tentent de se poser par la matérialité qui y prend forme¹ », écrit David-Ménard. Elle conclut à une corrélation entre la localité quand elle devient un enjeu politique, la matérialité des créations politiques collectives et les objets qui polarisent les désirs des êtres humains sexués.

Au terme de sa réflexion, David-Ménard parviendra à cerner une conception claire de la localité. Localité qui vaut aussi bien pour la cure que pour la politique : un lieu qui est un carrefour, qui ne coïncide pas avec le centre du phénomène qu'il transforme, qui implique un espace et une matérialité. David-Ménard en démontre l'importance aussi bien dans la cure que dans le champ social.

Il s'agit d'un « nouvel espace » politique qui fait apparaître l'exclusion tout en maintenant l'hétérogénéité des « corps assemblés » qui n'ont pas en commun de « norme idéale ». Un espace doté d'une « puissance paradoxale ».

Cet efficace de la psychanalyse et de la politique tient à l'aménagement de cette localité, cet espace et ce lieu qui permettent de projeter dans les choses un « point d'impensé » qui articule le social au sexuel, pourtant hétérogènes l'un à l'autre. En somme, le « royaume de l'inadéquation » et non pas un abîme insondable. C'est un lieu qui sépare, le point pivot du changement et de surgissement de l'imprévu.

David-Ménard aura proposé cet essai contre « la déconstruction de la matérialité » à laquelle elle s'oppose. Elle a voulu « concevoir comment les relations sociales et politiques inventent un décalage entre la vie pulsionnelle et le commun² ».

Du côté de l'analyse, ce processus est un « saut (*gap*, espace) du sexuel inconscient dans ce que lui offre la culture », le « travail de culture » freudien. Alors que « rien ne dit que l'inconscient à l'œuvre dans un corps politique soit sexuel. Rien non plus ne dit à l'avance que l'inconscient sexuel qui rend un sujet singulier et pourtant opaque à lui-même, soit ce qui accroche le sujet au collectif !³ »

NOTES

1. M. David-Ménard, *La vie sociale des choses. L'animisme et les objets*, Lormont, Le bord de l'eau, coll. « Totem et tabou », 2020, p. 9.

2. *Ibid.*, p. 157.

3. *Ibid.*, p. 162.

Marie-Amélie Roussille

Gisèle Chaboudez

Féminismes et féminités. Le tout et le pas tout
Toulouse, érès, 2022

L'ouvrage de Gisèle Chaboudez peut se lire comme un dialogue entre une lecture experte de la question féminine telle qu'elle a été traitée par la psychanalyse freudienne puis lacanienne, d'une part, et les idéologies féministes, d'autre

part, aux différentes époques qui ont constitué leurs temps forts respectifs. Il est organisé en trois parties qui développent chacune ce que j'ai perçu comme trois grandes oppositions : la logique du pas-tout chez Lacan renverse le primat du phallus chez Freud ; les féminismes contre la psychanalyse ; un féminisme lacanien face aux discours féministes. Dans chacune de ces oppositions, Chaboudez discute point par point les arguments des uns et des autres, apportant et expliquant avec clarté les avancées lacaniennes quant à la question féminine, pour beaucoup encore méconnues.

J'ai choisi d'extraire ici et d'exposer l'axe chronologique suivi en filigrane par Chaboudez. Elle nous livre en effet des repérages précieux quant à l'évolution de la conception lacanienne de la différence des sexes, et avec elle du féminin, notamment la construction et les implications de sa logique du pas-tout. Chaboudez montre comment Lacan a peu à peu précisé sa pensée dans le sens d'un renversement de la primauté du phallus initialement énoncée par Freud comme élément différenciateur entre les sexes.

C'est à la fin des années 1950, et notamment dans l'article des *Écrits* « La signification du phallus » (1958), que Chaboudez relève la première révision explicite du phallus dans sa fonction de structuration de la position sexuelle inconsciente. Le phallus, nous dit-elle, y est désigné par Lacan comme ce qui a pu symboliser l'organe mâle ainsi que la puissance. En même temps, sa présence ou son absence ont pu être la marque respective du masculin ou du féminin. Mais surtout, il y est pointé comme un concept forgé par l'inconscient face à la rencontre physique manquée entre les sexes, la non-conjonction des jouissances orgasmiques mâle et femelle. Le phallus est défini comme un signifiant qui organise la structure langagière de l'inconscient, déterminant la signification des objets et permettant d'en jouir, transformant un impossible « jouir avec » en un « jouir de ». Le phallus en tant que signifiant voile ainsi

dans le psychisme la castration que constitue la béance existant au cœur de l'acte sexuel.

Chaboudez lit dans le Séminaire *La logique du fantasme* (1966-1967), presque dix ans plus tard, une confirmation de cette définition de la castration, conçue comme non-conjonction des jouissances orgasmiques plutôt qu'en termes d'avoir ou non le phallus. Dans le mythe de la Genèse, Lacan interprète la création d'Eve, issue d'une côte d'Adam, comme une métaphore de la soustraction de jouissance en lien avec la détumescence pénienne à la suite de l'orgasme masculin, avec création en la femme de l'objet *a*, pour compensation de cette perte de jouissance, plus-de-jouir dont, dès lors, disposerait l'homme. Il souligne ici le rôle de la loi divine, qui, en faisant de la femme le phallus de l'homme, à la fois masquerait la castration et promouvrait, dans les discours, l'idéologie sexuelle en faveur de l'homme. Tout en confirmant sa définition, Lacan dénonce ainsi comment la différence des sexes a primordialement été énoncée pour parer à la castration.

Chaboudez montre comment Lacan, dans le Séminaire *...ou pire* (1971-1972), précise encore sa conception de la différence des sexes. S'appuyant sur la logique, il balaye définitivement l'idée d'un rapport hiérarchique homme-femme, biologique ou politique, fondé sur le phallus. Il proclame l'absence de rapport sexuel, c'est-à-dire l'absence de complémentarité entre deux logiques sexuées inconscientes, où la logique féminine serait une simple contradiction de la logique masculine. Le langage, structure logique de l'inconscient et des discours, est désigné par Lacan comme ce qui supplée à la disjonction des jouissances sexuelles. Le langage n'est pas premier, mais causé par cette disjonction. Le signifiant phallus, son principe organisateur dans l'inconscient, devient contingent quant à la différence des sexes : si avoir ou non, être ou non le phallus reste un enjeu inconscient majeur pour tous les sujets parlants, la distribution entre avoir et être le phallus ne fait plus les hommes, d'un côté, et les femmes, de l'autre.

Certains sujets peuvent, dans leur choix sexué, adopter une logique où la jouissance ne se joue plus exclusivement en lien avec le phallus, mais sur un mode indépendant de lui, et c'est souvent (mais pas systématiquement) le fait des femmes.

Les séminaires situés entre 1970 et 1973 correspondent ainsi à l'installation de la logique du pas tout, pas-toute phallique.

À suivre Chaboudez répondant aux féministes, se dessine alors la part active que Lacan attribue aux femmes dans les rapports sociaux et dans l'amour : un féminisme en quelque sorte lacanien. Les femmes apparaissent en effet comme moins soumises que les hommes à la loi phallique. La logique inconsciente pas-toute phallique que certaines adoptent en fait un groupe potentiellement influant, sans que pour autant elles ne constituent un ensemble fini, opposable dans le discours à l'ensemble des hommes. C'est que chacune est libre de définir (ou pas), dans la marge que représente le pas-tout, c'est-à-dire hors phallus et donc hors discours, une part singulière et supplémentaire de jouissance. Non réduite à l'objet phallique, cette jouissance est jouissance possible de l'Autre, jouissance dite vraie. Chaboudez rappelle comment Lacan, dans son Séminaire *Encore* (1972-1973), affirme qu'à jouir de l'Autre, « c'est quand même elles [les femmes] qui possèdent les hommes¹ ». La reconnaissance de la part active des femmes, au sens où « leur désir fonde et soutient la relation de leur couple sexuel² » est ici explicite. Dans le Séminaire *Les non-dupes errent* (1973-1974), Chaboudez retrouve la trace de cette idée, formulée un peu autrement : c'est parce qu'une femme se dédouble dans sa jouissance, « par quoi La femme n'existe pas [en tant que Un] (...), [qu'] elle arrive à réussir l'union sexuelle³ », énonce Lacan. Car l'union qu'elle propose « ne vise pas tant le Un que le trois⁴ », explique Chaboudez après Lacan, et c'est ainsi qu'un deux peut exister. C'est en effet du tressage de trois termes que se forme un nœud borroméen,

qui, de la même manière qu'il constitue la subjectivité pour Lacan, peut faire tenir une union sexuelle. Chaboudez met ainsi en lumière le travail de fileuse que Lacan attribue aux femmes : grâce à leur jouissance hors phallus, certaines femmes parviennent à faire tenir ensemble « deux mi-dire qui ne se recouvrent pas », et se font ainsi les ouvrières de l'amour. Subtile est cette tâche, qui, si elle s'exerce depuis son dehors, ne manque pas de s'appuyer sur la jouissance phallique. Chaboudez relève à ce propos qu'en 1975, lors de la « Conférence de Genève sur le symptôme », Lacan reconnaît aux femmes l'invention du langage, ce qu'il formule en 1976 dans le Séminaire *Le sinthome*, comme « le fait qu'un ensemble de femmes a engendré dans chaque cas *lalangue*⁵ », et qu'il rappelle, en 1980, dans son séminaire *Dissolution* qu'une femme, pour jouer son rôle, ne peut se contenter de « s'étourdir d'une nature anti-phallique ».

Nous sommes loin des conceptions de la féminité imputées à la psychanalyse lacanienne par ses critiques féministes de tous bords. Des psychanalystes des années 1950 qui s'opposent au *Penisneid* freudien, aux théories actuelles du genre qui dissocient totalement sexe biologique et choix sexué, en passant par *Le deuxième sexe* (1949) de S. de Beauvoir, les différentialistes des années 1970, la théorie du coït d'A. Dorkwin (1986), le « phallus lesbien » de J. Butler (années 1990) ou la lutte des classes de M. Wittig (2018), Chaboudez montre qu'aucune des théories féministes n'a su saisir précisément la pensée lacanienne du féminin. Selon elle, les arguments féministes se fondent toujours sur une réduction du phallus, traité soit comme organe (pénis), soit comme symbole (puissance/pouvoir). Les féministes passent à côté de sa dimension signifiante, implantée dans la béance relevée par Lacan au sein des jouissances sexuelles. Cette béance renvoie à la castration comme coupure essentielle à tout sujet parlant, homme ou femme. Le phallus n'est donc pas pour lui l'élément différenciateur entre les sexes,

tandis que les féministes y restent limitées en ce qu'elles le revendiquent ou le récusent complètement. Selon Chaboudez, leurs postures relèvent d'une logique du tout : à ce qu'elles perçoivent comme un « tout pour le phallus », elles n'opposent en effet qu'un « nous aussi », ou un « rien du tout », figure inversée du tout. Chaboudez explicite la proposition lacanienne de définir un autre sexe, à partir non de ses attributs physiques ou politiques ou sociaux, mais à partir de son mode de jouissance, double, avec sa part hors phallus, donc hors discours. Cet autre sexe est nommé féminin car il concerne majoritairement des femmes, mais pas toutes. Il peut aussi bien caractériser certains hommes. Cet autre sexe n'est en rien comparable au premier puisqu'il se situe dans un autre espace logique. Chaboudez reconnaît toute la complexité qu'il y a à percevoir son mode d'action, car il ne se manifeste ni dans les discours ni par des effets de masse (il se définit toujours au singulier). Chaboudez pense que c'est peut-être pour cela qu'il n'a pas été repéré dans le texte lacanien. Elle réussit cependant à en faire valoir l'efficacité, dans le domaine de l'amour, mais aussi bien, au-delà de l'imaginaire et du symbolique, depuis le réel.

NOTES

1. J. Lacan, Le Séminaire, Livre xx, *Encore* (1972-1973), Paris, Le Seuil, 1975, p. 68.

2. G. Chaboudez, *Féminismes et féminités*, Toulouse, érès, 2022, p. 75.

3. *Ibid.*, p. 130. G. Chaboudez cite Lacan, Le Séminaire, Livre xxi, *Les non-dupes errent* (1973-1974), inédit.

4. *Ibid.*, p. 131.

5. J. Lacan, Le Séminaire, Livre xxiii, *Le sinthome* (1975-1976), Paris, Le Seuil, 2005, p. 117.

Sophie Gaulard

Solal Rabinovitch

Les paroles restent. Conversations en psychanalyse avec Nils Gascuel et Marie-Jeanne Sala, Toulouse, érès, coll. « Scripta », 2023

Ces conversations, avec Nils Gascuel et Marie-Jeanne Sala, portent sur l'itinéraire et le cheminement de la pensée de Solal Rabinovitch¹, entrée dans la psychanalyse par « l'histoire des scissions entre les différents groupes analytiques² ». Ce livre témoigne du chemin par lequel se sont effectuées ses « petites trouvailles d'après », soit d'après l'enseignement de S. Freud et de J. Lacan. Ce projet a également donné naissance à un documentaire³, *Des années et des années plus tard*, disponible sur le site de l'École de psychanalyse Sigmund Freud.

S. Rabinovitch suivait le séminaire de J. Lacan. Dès 1953⁴, les scissions ébranlent le paysage des groupes et des écoles de psychanalyse. « L'exil » sera la marque laissée à S. Rabinovitch et à d'autres, suite au départ de l'École freudienne de Paris en 1980. « Cette sorte de diaspora analytique d'exilés » continuera à œuvrer, marquée de l'histoire de ces scissions, à partir de l'étude des textes. Pour S. Rabinovitch, il s'agira de transmettre la psychanalyse autrement. Suivant le principe des écoles juives, les *yeshivas*, un travail à plusieurs sur les textes psychanalytiques devait apporter un renouvellement à cette pensée.

L'exil convoque l'oubli. Tout au long de ce livre, l'auteur aborde comment, d'une part, la texture « voix » peut témoigner de ce rejeté, dans un retour du côté du réel, « là d'où la voix du père manquera toujours » et comment, d'autre part, l'écriture est le geste par lequel ils ont voulu poursuivre et « construire sur l'exil. Forcer l'oubli qu'il implique, comme ce forçage qui procède de la passe.⁵ »

La transmission de la psychanalyse demeure la question majeure. Dans la droite ligne de cette transmission, l'expérience de la passe